

GARGANTUA

David CASSOL



Concours de l'Association des Amis de la Cité de l'Espace

David CASSOL



De nature introvertie, j'ai vécu ma vie à travers mes imaginaires depuis l'enfance. Je contais mes histoires dans les cours de récré, inventant des jeux, des personnages, entraînant mes jeunes camarades comme un metteur en scène dans des représentations rocambolesques.

Je suis tombé dans l'écriture à quatorze ans comme dans un puits sans fond. Cette passion ne m'a plus jamais quitté. Dévorante, implacable et inextinguible. A presque quarante ans, j'ai cessé de rêver ma vie d'écrivain, et je travaille à le devenir. Les rêves hantent notre esprit, les actes les transforment en projets.

Gargantua

La sonnerie du réveil matin retentit, mélodie lancinante et agaçante. Brice ne supportait plus cette musique. Il prévoyait d'en changer depuis des mois, demain, c'est-à-dire jamais, comme en toutes choses. Procrastinateur né, ce jeune homme d'une trentaine d'années repoussait jusqu'à l'essentiel, encombrant son esprit de tâches toujours plus nombreuses, une charge mentale devenue viscéralement pathologique. Trouble de l'anxiété, prédisposition au suicide, peur de l'échec et du jugement, tant d'axiomes qui selon sa psy justifiaient ce comportement destructeur et abyssal, cette obsessionnelle quête de désespoir insensé. Ses proches considéraient une hypothèse plus simple : Brice était un gland.

Il quitta son lit, esquiva les tas de linge sale éparpillés telles des mines à travers sa chambre et enfila son peignoir. Direction la cuisine, un bon café, quelques gâteaux, un fruit. Il contempla, résigné, la vaisselle agglutinée dans l'évier. Quelques mouches voletaient ici et là : il entretenait la biodiversité, d'une certaine façon. Il se prépara prestement, jeta un œil vers son vélo d'appartement poussiéreux, caressa la photo de son ex et s'engouffra dans le couloir menant à l'ascenseur.

Il déambulait sur le trottoir, emmitoufflé dans sa grosse doudoune noire : le froid de décembre lui glaçait les os. Les épisodes polaires se multipliaient à cause du réchauffement climatique, comble de l'ironie ! Il fendit la masse des passants et se ménagea une place près de la station 25 du tramway. En 2035, faute de pétrole et en réponse à l'urgence climatique, les voitures ne circulaient presque plus. Seuls les plus aisés se permettaient encore de conduire leur automobile, un geste banal quelques années en arrière devenu un luxe. Brice se faufila dans le second wagon déjà bondé en cette heure matinale, des usagers entassés, parqués les uns contre les autres.

Une heure et demie plus tard, après plusieurs changements de train et de métro, il franchit la porte de son bureau à l'ESA (Agence Spatiale Européenne). Petit détour vers la salle de pause avant de vérifier ses mails : il ne ressentait aucune envie de s'atteler à la tâche, comme tous les jours ! Il aimait son travail, mais sa feignantise légendaire l'emportait toujours sur le bon sens. Il scrollait sur Facebook, ressassant les mêmes publications vues et revues : rien de neuf à l'horizon ! Son œil s'attarda sur

sa messagerie : une centaine de mails reçus non consultés. Rien de pire qu'un lundi ! Plus tard... Il s'accorda un passage aux toilettes, histoire de gagner encore quelques précieuses minutes, puis s'installa devant son écran d'ordinateur. *Quand faut y aller, faut y aller !*

Le PC ronronna, puis le système se lança. Il supprima tout ce qui le barrait et ne méritait pas d'être retenu, puis remarqua un courrier avec un point d'exclamation provenant de l'ASA (Agence Spatiale Africaine). Son estomac se crispa : la coopération internationale s'était interrompue depuis près d'une décennie suite à la grande crise des énergies fossiles. Les États se concurrençaient pour obtenir le peu de gaz, de charbon et de pétrole encore disponibles, signant la fin des alliances et des ententes. Chacun recherchait au-delà de la Terre les moyens d'installer des bases ou d'exploiter des gisements providentiels afin d'alimenter le mode de vie moderne aujourd'hui menacé.

Le message indiquait d'étranges perturbations de petits géocroiseurs. Brice vérifia les données et son sang se glaça : les scientifiques du Sud étaient simplement intrigués par ces observations, lui s'affolait. Durant cette période de l'année, aucun corps céleste suffisamment important ne pouvait influencer la trajectoire de ces astéroïdes, sauf si le coupable demeurerait masqué jusqu'ici ! Il dégaina son téléphone et convoqua Julie et Marc, ses collègues du service. Ils se précipitèrent dans son bureau, alertés par son ton alarmé, lui qui d'ordinaire ne s'inquiétait jamais de rien. Julie parvint aux mêmes conclusions pendant que Marc vérifiait les images et les relevés des observatoires européens. D'autres techniciens avançaient sur la question. Le branle-bas de combat était sonné !

— C'est impossible ! s'exclama Julie.

— Tu ne peux nier ce que tu constates, répliqua Brice.

— Je confirme les données, intervint Marc. Je ne dispose d'aucun visuel, mais les perturbations sont manifestes. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Quelque chose que l'on ne remarque pas affecte ces géocroiseurs et suit probablement une trajectoire similaire. Dans l'absolu, cela ne semble pas dangereux, mais je préfère en avoir le cœur net ! Julie, contacte Richmond à la NASA : qu'ils tournent leurs yeux vers ce secteur. Envie-leur les relevés africains et ceux que Marc vient d'effectuer, ordonna Brice.

— Tu te rends compte que pour obtenir ce genre d'influence gravitationnelle on parle d'un objet d'une taille avoisinant les douze kilomètres ! C'est du jamais vu, et nous l'aurions fatalement remarqué ! Quelque chose brouille nos résultats, c'est évident ! s'insurgea Julie.

— Bien sûr, la NASA identifie 100 % des corps célestes destructeurs de planète, je suis au courant, sauf pour KC 9875B en 2026, Athéna3780

en 2028 et Kabis39F l'an dernier. Je ne miserai pas notre avenir sur leur prétendu 100 %.

La nuit s'étirait. Brice se frotta les yeux : il s'était assoupi. Julie ronflait, affalée sur son bureau, un registre d'observation en guise d'oreiller. Deux jours sans dormir ! Toutes leurs équipes s'attelaient au problème. Les alertes lancées aux USA, en Chine et en Russie étaient restées sans réponse : chacun semblait occupé par ses propres affaires. Son responsable de service n'avait pas tenu compte de ses avertissements jusqu'à ce que Brice fasse irruption dans ses locaux. Ce dernier, en pleine réunion, s'était empourpré face à un comportement si cavalier :

— Virez-moi si ça vous chante, mais si vous ne vous remuez pas le cul, on sera tous cuits dans moins de dix jours ! C'est bon, j'ai attiré votre attention ?

Son chef, un petit homme à lunettes rondouillet, demeurait bouche bée, plongé dans l'incompréhension. Quelle idée de placer des bureaucrates sans formation scientifique à la tête de l'ESA ? On s'intéressait bien plus à la gestion des budgets qu'à la recherche.

Heureusement, un secrétaire d'État qui assistait à ce rendez-vous perçut l'urgence dans sa voix. La nouvelle tombait au plus mauvais moment : les ministres et le président s'étaient accordé une pause hivernale : séjour détente à Courchevel et adviene que pourra du pays... Il aura fallu près de trente-six heures et des conclusions plus précises pour qu'enfin les représentants politiques français réalisent l'importance de la crise. Les agences internationales commençaient tout juste à évaluer la situation ! Le téléphone retentit, réveillant Julie qui maugréa des excuses vaseuses, un filet de salive la rattachant toujours à son bureau.

— Brice ? ronronna une voix aux accents slaves.

— Vladimir ?

— J'ai terminé les simulations sur les résultats que tu m'as envoyés. Désolé de ne pas t'avoir répondu avant, nous planchions sur le sujet de notre côté. Tu connais la politique aujourd'hui !

— Oui je sais, c'est pareil ici. Ça m'inquiète que tu m'appelles pour le coup. Soit tu m'apprécies plus que je ne l'envisageais, soit tu as de très mauvaises nouvelles à m'annoncer.

— T'es qu'un con, Brice, reste donc la deuxième option.

Le Russe se racla la gorge. Sa voix, caverneuse, trahissait une lassitude intense et un trouble inhabituel chez cet homme de coutume imperturbable. Brice ressentit la tension s'accroître dans son corps. Julie le contemplait, les yeux grands ouverts, les lèvres pincées, les doigts crispés sur les rainures de son carnet. Elle était jolie malgré la fatigue. Il s'étonna que ce genre de préoccupation frivole détourne son attention

dans un moment si crucial.

— Brice, poursuit Vladimir, nous avons déterminé la taille de l'objet, il mesure entre 14,4 et 14,8 kilomètres de diamètre. C'est un tueur de planètes comme on n'en a encore jamais rencontré et il semble se diriger vers nous.

— Tu as revérifié ?

— Oui, plusieurs fois, et les Chinois aboutissent aux mêmes conclusions. Tous nos yeux sont braqués sur cette partie du ciel, il nous faut un visuel.

— Quelques jours tout au plus.

— Entre six et dix, à priori. Nous n'avons plus le temps, même si nous nous coordonnions tous immédiatement, et tu sais que cela n'arrivera pas. On parle de missiles nucléaires, en très grande quantité.

Un silence meubla le vide. Julie trépignait d'impatience, les traits tirés.

— Brice, je vais rejoindre ma famille. Tu devrais faire pareil. Je suis content de t'avoir rencontré et j'aurais aimé travailler en plus étroite collaboration avec tes équipes. Peut-être qu'ensemble nous aurions pu l'apercevoir bien plus tôt, on ne le saura jamais. Je te laisse lui donner le nom que tu veux, je n'en ai pas le cœur. Adieu, mon ami.

Brice demeurait coi, le combiné collé à l'oreille. La tonalité résonnait, signifiant la fin de la communication, la fin des espoirs. Son sang affluait massivement dans son front, réchauffait sa nuque.

Il parut étourdi, comme assommé par ces révélations.

— Tu vas me dire ce qui se passe à la fin ! s'époumona Julie.

— On doit trouver un visuel de ce monstre, près de 14 km. Il faut estimer à quelle distance il nous frôlera et prévenir le président immédiatement.

*

Gargantua, un géant insatiable, dévoreur de vie, destructeur de monde. Gargantua, titan démesuré, héraut de la fin des temps, fonçait à une vitesse fulgurante vers la planète Terre. Le monstre ne les frôlerait pas, il les percuterait de plein fouet. Les chances de survie paraissaient faibles, voire inexistantes.

Les gouvernements, comprenant enfin le péril, mobilisèrent tous leurs moyens pour dévier le géocroiseur grâce à une attaque nucléaire concertée de grande ampleur. Brice et Julie savaient pertinemment que cela n'aboutirait pas. Ils ne disposaient plus d'assez temps et ce baroud d'honneur ressemblait bien plus à un cri de désespoir qu'à une réponse proportionnée.

Marc s'était carapaté, sans dire un mot. Qui se soucie des conventions sociales lorsqu'il ne reste plus que quelques heures à vivre ?

— Et maintenant ? s'enquit Julie.

— On rentre chez nous, on dort et on jouit du répit qui nous est

accordé, murmura Brice.

— Et si l'attaque nucléaire fonctionnait ?

— Et si Dieu renvoyait Gargantua aux confins du système solaire d'une pichenette ? J'espère que ça marchera, mais je ne me berce pas d'illusions. Je vais me reposer, manger, et profiter de chaque minute. Et toi ?

Julie paraissait désemparée. Son regard fouillait chaque coin de la pièce, comme si quelque chose manquait.

— Je ne sais pas. Je vais revérifier nos résultats. Il me reste encore une pile de dossiers à traiter. Je n'ai même pas eu le temps de faire mes courses avec toute cette histoire et j'ai oublié ma veste au pressing. C'est fermé, il faudra que j'attende la semaine prochaine. J'espère qu'elle s'y trouve toujours...

Brice agrippa ses épaules et la secoua.

— Julie, Julie ! C'est terminé ! C'est fini.

Elle le dévisagea, visiblement en état de choc. Brice avait beau lui parler, ses mots semblaient vides de sens, sans relation les uns avec les autres. Des sons, inintelligibles, anarchiquement ordonnés en une combinaison, un code indéchiffrable. Elle se sentait planer, dans le brouillard. Les pièces du puzzle s'assemblèrent, les idées revêtirent leur forme, et elle réalisa enfin. Gargantua, quelques jours de sursis, la fin inéluctable, seule dans son appartement.

Julie fondit en sanglots et tambourina le torse de son collègue, comme s'il était responsable de ce désastre cosmique. Ils restèrent enlacés, dans ce petit bureau sans fenêtre à la moquette bleu délavé, elle inconsolable, lui désarmé. Ses yeux asséchés, elle gronda d'une voix boudeuse :

— J'ai faim, je suis fatiguée.

*

Ils s'installèrent dans un des plus grands restaurants parisiens. Brice ne releva pas les regards interrogateurs des clients à leur rencontre. Les deux scientifiques devaient faire peine à voir après cette longue veille à dormir sur le sofa du bureau, sans se laver, se coiffer, s'apprêter, des jours durant. Ils s'en fichaient royalement et commandèrent les meilleurs plats et un champagne hors de prix. Ils conversèrent de tout et de rien, comme s'ils se rencontraient pour la première fois. Ils travaillaient ensemble depuis des années, mais ni l'un ni l'autre n'avait jamais songé à engager une discussion en dehors du cadre professionnel.

Deux âmes seules, déçues par leurs anciennes relations, terrées dans un monde morne et routinier, sécurisant. Julie, submergée par ses nombreux TOC, se rassurait en respectant une quantité impressionnante de rituels

plus absurdes les uns que les autres. L'annonce de leur fin prochaine balayait ces considérations. Ils voulaient vivre, profiter, mener leur existence comme ils auraient toujours dû l'envisager. Ils pensaient avoir le temps, demain, mais nul ne sait de quel sursis il jouit.

Elle l'invita à dormir chez elle, refusant de se coucher dans un lit vide et froid, et il accepta. Ils s'aimèrent toute la nuit, et le lendemain. Le matin du troisième jour, Gargantua apparut dans le ciel, petite boule insignifiante et colorée, spectacle magnifique ! Brice réserva des billets de train et un hôtel de luxe sur la côte bretonne. Ils visitèrent de charmants hameaux, main dans la main, se pressant l'un contre l'autre pour se tenir chaud.

L'approche de l'astéroïde avait été masquée au public, pour éviter la panique. Mais il suffisait de lever les yeux pour le contempler, et la rumeur gonflait et grondait. Des émeutes éclatèrent, mais notre gentil couple ne s'en souciait pas. Le dernier soir, ils s'installèrent sur la plage, avec quelques bouteilles de champagne et de quoi grignoter. L'air était frais, la nuit clémente. Ils se concentraient sur les nuées, faisant abstraction du vacarme dans les rues.

Gargantua semblait immense, dévalant le peu de distance qui la séparait encore des humains. Le ciel s'éclaira un moment, comme en plein jour. L'astre meurtrier se teinta d'une magnifique couleur bleutée, bolide éthéré comme évadé du paradis. Il fila rapidement vers l'horizon, déchirant l'obscurité. Des flashes de lumière, des bruits d'explosion, des crépitements. Puis le silence, le calme avant la tempête. Un tonnerre grandiose signa la fin des temps, ultime tocsin qu'un être vivant n'écouterait jamais plus. De la matière soufflée dans l'atmosphère, une onde de choc titanesque qui provoqua l'absence de tout, le néant.

*

Brice hurla dans la nuit. Il haletait, en nage, dans son lit. Il se précipita sur son laptop et vérifia ses mails : rien. Il décrocha son téléphone et avertit les hommes de permanence de braquer leurs yeux sur une petite partie de ciel bien précise sans leur expliquer pourquoi.

Il descendit deux grands verres d'eau et contempla le désordre de son salon. Il ne trouverait plus le sommeil. Il rangea, nettoya et s'installa sur son vélo. *Aujourd'hui est le premier jour de ta vie.*



